

# Enseignement d'exploration « Littérature et Société »

**Lycée Sainte Thérèse à Quimper**

**Classes de 2<sup>nd</sup>e – année scolaire 2011-2012**

**Sous la direction d'Anne Autret-Le Gall, professeur**

## Écritures autour des œuvres du musée



## *Marine bretonne*, Charles COTTET

Marvin Caugant, 204



Le but n'était pas de s'enfoncer dans quelque chose d'inconnu, loin de là. C'était de faire de nouvelles connaissances, parler avec des inconnus et, si possible, tisser des liens d'amitié. Du moins, c'était l'objectif de mon cousin. Moi j'étais là car je devais l'accompagner. Passer un moment détente pendant que Josh s'amusait. Mais cela ne s'est pas passé comme prévu. Loin de là.

Dès que nous sommes arrivés, Josh m'as laissé pour rejoindre ses amis au bar. J'ai observé les lieux, cherchant où je pourrais me poser. Les rochers les plus proches étaient à cinq cent mètres et la plage était bondée de couples qui buvaient ou qui s'embrassaient avec un peu trop de sensualité. J'avais du mal à imaginer mon cousin, ce « gorille littéraire », trainé dans ce genre de soirée.

J'avais deux options : rejoindre ma voiture et poireauter pendant une ou deux heures devant mon Smartphone qui était quasiment à plat ou alors prendre un verre et essayer de me mêler aux conversations. Je soufflais d'agacement, rangeais les mains dans les poches de mon vieux short en jean délavé et tapais du pied sur le sable fin. Si j'avais su...

Je me dirigeais timidement vers le bar tout en gardant ma tête blonde baissée vers le sable. L'endroit était bondé et pour réussir à atteindre le comptoir, le corps à corps était indispensable. Cette odeur d'alcool mélangé à celle de la transpiration me donnait la nausée. Beurk... Je fis signe au barman, un jeune homme assez musclé d'une vingtaine d'années au look de surfer afin qu'il me serve quelque chose. Je commençais à avoir soif...

- Un coca, s'il vous plaît, lui demandai-je, avec des glaçons.

Il semblait amusé par ma demande. Il me fit un sourire en coin tout en continuant de nettoyer son verre avec son torchon en lambeau.

- Nous n'avons pas de coca, répondit-il de sa voix grave.
- Pas de soucis, servez-moi quelque chose sans alcool.

Il semblait à deux points d'éclater de rire. Hum... Je n'aimais pas ça.

- Nous n'avons rien de sans alcool, tu as le choix entre bière et tequila.

Je le regardais avec effarement.

Pfff... Que se passerait-il si je brisais un de mes principes ? Pour une soirée ? J'avais envie de m'amuser, prendre part à la fête, danser...

- Bon... Un shot de tequila, s'il vous plaît.

Il disparut cinq secondes pour réapparaître avec deux petits verres. Il les remplit d'un liquide ambré avant de m'en tendre un. Il s'empara du deuxième avant de proclamer un toast.

- Pour une soirée de festivité.

Je cognais délicatement le verre. Clin ! Un verre ne me fera pas de mal après tout. Ou pas.

\*\*\*

Je me tenais devant la mer. La fête avait dégénéré et la police faisait une enquête. Ils ne me voyaient pas, trop occupés à observer un cadavre au bord de l'eau. A priori, la personne en question s'était noyée. Ils auraient pu me questionner mais ils ne me voyaient pas. J'étais un fantôme.

C'était mon cadavre qui flottait au bord de l'eau.



## *Paysage d'automne en Pologne, Vladislav SLEWINSKY, 1908*

Martin Kérouédan, 204



C'était le premier jour de l'automne, les récoltes se terminaient, les nuages menaçaient la Pologne, et l'orage se faisait sentir. A trois cent kilomètres de Varsovie, dans les montagnes, vivait un paysan, Igor, dans un petit village de cinquante habitants. Il terminait ses récoltes, elles étaient abondantes cette année. Il vendit une partie de celle-ci aux commerçants du village, et il distribua le reste aux personnes les plus pauvres. Dans un autre village, sur la montagne d'en face, les paysans n'avaient pas eu de bonnes récoltes. Un jour Igor se fit voler ses récoltes, puis des vols eurent lieu chez le boulanger, et les semaines suivantes les villageois furent volés. Les soupçons se portèrent immédiatement sur le village d'en face. Igor voulut aller leur parler et organisa une contre-attaque. Les habitants arrivèrent au village, bien décidés à régler le conflit. L'autre paysan les attendait. Il commença à discuter avec Igor : il était malheureux de ne pas pouvoir nourrir ses amis, Igor décida alors de l'engager dans sa ferme et de lui donner une partie des récoltes pour son village. A la fin de cette conversation, chaque habitant rentra chez lui, heureux du pacte entre les deux paysans. Les deux premières années se déroulèrent très bien, les deux paysans faisaient du

bon travail ensemble. Les deux villages profitaient des récoltes à parts égales, les villageois avaient de la bonne nourriture et étaient heureux.

Une nuit d'automne, Igor découvrit que ses récoltes, ses deux bœufs et une partie de son matériel avait disparu. Igor courut chez l'autre paysan, il le découvrit gisant dans son sang, éventré de plusieurs coups de couteau. La fenêtre était ouverte, les rideaux volaient aux vents, Igor vit un homme sortir d'un buisson et s'enfuir par-dessus la barrière. Il trouva une brique et la lui lança, il le toucha au bras et se lança alors à sa poursuite. Le lendemain matin, inquiet de ne pas revoir Igor, le patron du café partit à sa recherche, chez lui d'abord, puis chez l'autre paysan. Dans le jardin de la ferme, il vit des traces de sangs sur le tronc d'un arbre, les branches étaient cassées, les buissons écrasés. Il découvrit le corps d'Igor, la tête fracassée au pied du tronc. Apeuré et choqué par ce qu'il avait vu, il alla prévenir les autres. Un hommage fut rendu aux deux hommes, les villageois se demandaient ce qu'ils allaient devenir sans eux.

L'assassin n'a jamais été retrouvé...

## *Tempête sur les côtes de Belle-Ile, Théodore GUDIN, 1851*

Leslie Tison, 205



Chacun son propre regard sur une peinture. Un avis, une vision des choses, un point de vue. Le mien sur cette « Tempête sur les côtes de Belle-Ile » est le suivant.

Quand je vois ce tableau, je vois deux mondes qui s'opposent, qui se font face. D'un côté, il y a les vagues déferlantes qui s'abattent rageusement sur les rochers aussi sombres que le ciel grisâtre, emplit de nuages menaçants. Seule l'écume tranche avec le décor ombreux, une écume blanche et pure. Le contraste se joue avec la pointe de la cote, et ses rochers taillés par l'érosion. Les couleurs se vivifient, on peut voir du vert, du marron, le tout dans des tons très nuancés. Les rayons du soleil viennent apporter une touche de luminosité inattendue ce qui rend ce tableau bien plus vivant.

Ce tableau est l'image même du contraste, de la tempête, certes, mais aussi d'une guerre deux mondes, une guerre implicite, une guerre violente, mais une guerre qui repose sur la beauté brute avant tout.



## *Le Martyre de saint Jean l'évangéliste, Giulia Lama, 1720*

Eileen Le Floch, 204



C'était une journée grisâtre dans Quimper, la pluie tombait à grosses gouttes et les talons des femmes claquaient sur les pavés de la place St Corentin. Ma mère me protégeait sous son parapluie, je regardais à droite, il y avait le manège de chevaux de bois mais aujourd'hui il était abandonné, la pluie avait fait fuir tous les enfants. Moi, mon loisir était tout autre. Le mercredi était « la journée culturelle » et ma mère prenait plaisir à m'emmener dans les musées et plus particulièrement les musées d'art, c'était sa grande passion. Quant à moi, j'aimais apprendre de nouvelles choses, voir de nouveaux horizons, différents points de vue sur ce qui nous entoure et c'est pourquoi je la suivais dans toutes ses expéditions. Elle me poussa dans le hall du musée puis paya l'entrée. Nous montions toutes deux les marches de l'escalier lorsqu'une voix féminine et légère perturba notre montée et fit se retourner ma mère. Une de ses amies, également amatrice d'art était venue pour admirer les nouvelles toiles que le musée avait reçu. Une fois mise au courant de cette acquisition ma mère me lança un regard qui voulait simplement dire : « Fais-ce que tu veux, mais laisse-moi ! Ne reste pas avec moi ! » Je me mis alors à marcher seule dans cet immense endroit. Je déambulai dans les pièces sans réellement m'intéresser aux œuvres. Le regard de ma mère, si dur mais si expressif, me perturbait ; je ne pouvais penser à rien d'autre. J'arrivai dans la pièce des œuvres italiennes ; encore ici, j'étais toujours avec cette rancune en moi, puis je levai les yeux et le vis.

Il n'était pas très grand. Il n'était pas vraiment au centre de la pièce mais celui-là m'avait troublé. Ce tableau avait quelque chose de différent, quelque chose d'exceptionnel même. L'homme à la tunique brune comme celle d'un moine portait dans ses mains une petite statue, il regardait le ciel d'un œil effrayé. L'homme au centre était torse nu, il ne portait à la taille que le linge du condamné. Les mains liées, il levait aussi les yeux vers le ciel. Le troisième homme baissait le regard, sans doute pour s'assurer que les mains du détenu étaient bien attachées. Au premier plan, il y avait une énorme marmite, peut-être le prisonnier y sera plongé. Enfin, l'arrière-plan du tableau était sombre voire obscur ce qui mettait en valeur le personnage central. Mes lèvres restaient scellées, pas un mot ne pouvait sortir de ma bouche tant j'étais fascinée par cette œuvre. Une brise légère vint me caresser la nuque, des frissons parcoururent mon corps, j'avais à la fois froid et chaud. Un bruit sourd grondait dans ma tête, je n'entendais plus rien, je me trouvais hagarde devant ce tableau comme dans une bulle. Le goût de l'art, le goût de l'émotion et celui de la fascination résonnaient en moi. Ma colère envers ma mère disparaissait au fur et à mesure que je regardais cette peinture. C'était étrange, c'était comme si l'œuvre m'apaisait, me rassurait.

Mon regard resta fixé sur cette peinture encore quelques minutes et rien ne semblait pouvoir l'en extraire. Seul un son aigu me fit retrouver mes esprits. C'était ma mère qui avait fini son tour avec son amie. Elle mit sa main sur mon épaule et me murmura mon prénom, je me tournai vers elle. Ma mère me faisait encore un de ses nombreux regards qui pouvaient définir le fond de ses pensées. Celui-ci signifiait : « je suis fatiguée, on rentre ! ». Lorsque nous sortîmes du musée un vent glacial se fit sentir, la pluie avait cessé de tomber et nous rentrions chez nous. Tout le long du trajet, ce tableau me restait dans la tête, il m'était impossible de le sortir de mes pensées ; je me souvenais de tous les détails, de l'omniprésence du brun dans l'œuvre jusqu'à son thème : la religion. Toute la nuit, ces personnages me hantèrent. Le lendemain, après les cours, je retournai au musée. Je payai l'entrée et me hâtai vers la pièce des peintres italiens. Le tableau n'avait pas bougé, il était toujours là. Je le contemplai à peine cinq minutes, puis je repartis. Je pensais que personne ne devait être au courant de cette petite escapade qui d'ailleurs allait se reproduire chaque jour. Pendant trois mois, je passais tous les jours au musée et n'y restais que cinq minutes pour contempler ce chef-d'œuvre.

Un beau matin des vacances de Pâques, je partis de chez moi pour passer la matinée devant « mon tableau » mais en arrivant, je découvris avec horreur qu'un incendie s'était déclaré durant la nuit. L'homme de l'entrée me reconnut et m'expliqua que quelqu'un avait jeté un objet enflammé dans la pièce des peintres italiens. Mais heureusement, selon lui, le feu avait pu être maîtrisé rapidement. Du coup, seules les toiles de cette pièce avaient disparu dans les flammes. J'en n'avais le souffle coupé, j'avais la poitrine qui se contractait et mon teint pris une couleur blafarde. Le tableau qui me fascinait tant et dans lequel j'avais dépensé tout mon argent de poche, *le Martyre de saint Jean l'évangéliste* de Giulia Lama avait disparu à jamais dans ce maudit incendie.



## *Combat de cavaliers, Jan Peeter VERDUSSEN, XIX<sup>e</sup> siècle*

Maël Canevet, 205



Un jour de guerre, un jour sanglant, une journée sera rouge. Perchés sur les chevaux, les impériaux autrichiens observaient, la gorge serrée, les mains tremblantes, les troupes de cavaliers turcs. Ceux-ci brandissaient leurs armes, jurant et provoquant ces fébriles soldats, enhardis par la peur, celle de perdre ou de mourir face aux « barbares » qui se tenaient devant eux. Les Autrichiens attendaient l'ordre patiemment, non pressés de partir au combat, ils étaient peu confiants en une victoire. Les ennemis étaient, quant à eux, particulièrement excités par la hâte de balayer l'adversaire.

Un cri de guerre se fit entendre alors, les Turcs s'étaient lancés à la charge, tels des vagues voulant s'écroulant sur une plage. Les guerriers autrichiens continuaient à observer cette lancée, impressionnante, une mer de casques, de lances et de hennissements. Elle était, par contre, désordonnée : les chevaux des combattants turcs s'épuisaient rapidement...C'est à cette occasion que les autrichiens chargèrent à leur tour, les deux armées montées croisèrent le fer par un choc violent : des hommes tombaient raides morts,

les sabres claquaient, les boucliers se brisaient, les chevaux s'écrasaient, tout cela dans un bruit assourdissant. Des cris et des coups fusaient ; les Autrichiens n'avaient plus si peur, on aurait cru que la situation s'était complètement renversée. Les tueurs turcs perdaient leurs ardeurs meurtrières, les égalités s'égalisèrent.

C'est alors que la bataille prit une autre tournure. Les soldats n'en pouvaient plus. Ils se demandaient quand ils allaient arrêter un tel massacre. Les Autrichiens comme les Turcs, baissaient de plus en plus leur combativité et laissaient leurs ennemis se replier. En fin de compte, personne n'avait gagné, « cette guerre ne mène à rien », se disaient les soldats, avant de revenir à leur camp, s'angoissant pour la bataille suivante.

C'est du moins l'idée que je me fis de ce tableau de Jean Peter Verdussen lorsque je le vis.

## **Femme assassinée, Jean Victor SHNETZ, 1824**

Solène Le Coz, 203



C'est dans l'Italie du dix-neuvième siècle, en pleine campagne où l'odeur des champs de lavande accompagne la joie des enfants qui courent dans les grands espaces poursuivis par le vent. Entre les collines, une belle petite maison aux fenêtres étroites, recouverte d'un toit aux tuiles orangées. C'est la demeure des Sovinni.

Une femme d'une trentaine d'années, vêtues d'une robe et d'un tablier, étend de longs draps blancs sur un fil entre deux oliviers. Une petite vieille, assise sur une chaise en bois, s'arrête de tricoter pour observer la femme. Un large sourire se dessine alors sur ses lèvres puis elle baisse les yeux et se remet à ses occupations. Contre le mur de l'habitation, un homme aux cheveux grisâtres nettoie soigneusement, comme à

son habitude, un fusil des plus anciens. Près de lui, trois gros lièvres prêts à être cuisinés. C'est une bonne chasse cette année. Le chasseur est vite interrompu, une charrette déboule des champs vers son logis. C'est une petite femme qui conduit avec soin sa carriole. En apercevant les enfants, elle fait de grands gestes des bras et s'arrête net devant le portail des Sovinni. Tout le monde cesse ses activités pour la rejoindre, l'homme de la maison s'occupe de monter les valises de son arrivante dans une chambre du haut. Dehors, tout le monde rit, la nouvelle venue décide de se reposer sur un fauteuil à l'intérieur.

Soudain on peut percevoir un bruit sourd, un cri. Et plus rien. Le silence absolu. Le peu d'oiseaux perchés sur les arbres s'envolent. Le silence semble durer une éternité, jusqu'à ce qu'un pleur retentisse à travers la campagne italienne. Il vient de chez les Sovinni. En franchissant le seuil en pierre creusé par les générations de toute une famille, on aperçoit une jeune femme brune aux longs cheveux ondulés qui semble endormie sur un large fauteuil à l'allure victorienne. Ses yeux d'un vert profond encore ouverts fixent le carrelage froid du salon. De son front, de petites gouttes de sang se glissent jusqu'à ses phalanges encore crispées par la peur. A ses côtés, une petite à genoux en tablier de coton lui tient fermement la main gauche, elle hurle à ne plus en finir, ses yeux se gorgent de larmes qui se libèrent en masse, la haine s'empare de son corps qui finit par s'effondrer sur un tapis.



Les Sovinni, alors aussi traumatisés que figés par le drame, quittent leur masque de statue pour faire place à des personnes bien actives. M. Sovinni court désespéré vers la jeune victime, avec à ses doigts, un petit torchon de soie, qu'il trouve sur la table la plus proche de lui, histoire d'éponger la grande quantité de sang autour du front de celle-ci et remarque au passage que sa parure de pierre précieuse elle aussi n'était plus là. La femme de Sovinni, le teint pâle comme un linge ramène une grande bassine d'eau froide qu'elle verse sans hésitation sur la bonne encore évanouie. Les enfants se tiennent la tête dans les deux mains hurlant, les mâchoires ouvertes au maximum, effrayés devant ce cadavre. La grand-mère, tremblotante les éloignes rapidement vers le jardin.

A plusieurs kilomètres de là, dans l'horizon lointain, quatre hommes terrifiants, montés sur de majestueux chevaux noirs et armés de poignards, de couteaux de toutes sortes et autres objets de tortures, galopent dans la grande pleine italienne en direction d'une autre maison ou des enfants courent dans les grands espaces, poursuivis par le vent.

## *Les Enrôlements volontaires, Louis PARADIS, 1832*

Rodolphe Calonnec, 204



Après la révolution française, le gouvernement, instable, changea progressivement de régime politique. Un jour, sur la place publique, l'Assemblée législative proclama « la patrie en danger ». Louis et son ami se retrouvèrent au milieu d'une foule déchaînée devant les officiers municipaux qui recevaient les signatures volontaires de nombreux hommes qui voulaient se battre pour le patriotisme, en l'honneur de la France. Louis et son ami Pierre allèrent s'engager dans l'armée française pour lutter contre l'Empire d'Autriche. Après avoir signé, Louis se rendit chez lui pour annoncer la nouvelle à sa femme. Ayant entendue cette nouvelle, son épouse fut stupéfaite, puis déçue de l'attitude de son époux. Elle lui déclara : « tu es irresponsable » ! « Est-ce que tu penses à nous, ta femme, tes enfants ? Il lui répondit : « J'y ai réfléchi mais j'ai pensé avant tout à la France, à ses valeurs, au patriotisme et à lutter contre notre ennemi commun ».

Sur ces mots, fier de lui, il quitta la pièce et se rendit à la caserne pour son service militaire. Les jours passèrent et Louis devint un soldat discipliné, entraîné, respecté, faisant une grande preuve de cohésion dans l'action. Le lendemain matin, son régiment et lui partirent au front pour riposter aux attaques ennemies. Il fut envoyé à un poste avancé qui tenait beaucoup à cœur au général Bonaparte.

Arrivé sur les lieux où le combat faisait rage, il regretta déjà de s'être engagé pour défendre l'honneur de son pays.

## *Paysage au moulin à eau, Camille FLERS, 1868*

Eve Barre, 205



J'ai retrouvé le tableau de maman.

C'est un tableau qu'elle avait peint quand j'étais petite. Depuis, je l'avais oublié. Il était resté dans le grenier des années après sa mort. Sur cette toile était représentée notre maison familiale. Cet endroit où j'ai vécu tant d'évènements. Un ciel nuageux la surplombe. Avec ses pierres, ce jardin mal tondu, ce moulin... Un petit coin d'une campagne parfaite. Vous n'avez jamais éprouvé cette sensation de bien-être, comme si votre corps se remplissait de paix et de joie ? Eh bien moi, si. Quand j'arrive sur le petit chemin de terre qui mène à la maison, c'est exactement ce que je ressens. J'aimais, étant enfant, m'allonger près du bassin, sur l'herbe folle. De là, l'eau du moulin me berçait comme une mélodie. Il y avait, près de l'eau, des fleurs sauvages. Des coquelicots, si ma mémoire est bonne ! Je pouvais passer des heures à les regarder. Ces images sont à l'image de mon enfance : magique... Sans oublier les poules de maman ! J'inventais toutes sortes de stratagèmes pour leur faire peur.

Un petit bois entourait la maison. Je m'y aventurais souvent, quand le temps me le permettait. Là-bas, les heures passaient comme des minutes, les journées comme quelques heures. Les souvenirs qui me reviennent le plus sont ceux des framboisiers. Il y en avait des dizaines ! Et, bien sûr je mangeais les framboises aussi des dizaines... Mais ce bois ne



possédait pas que des framboisiers ! Il possédait plusieurs espèces d'arbres, de fleurs. Je me rappelle d'un chêne, un grand et vieux chêne. Je m'asseyais par terre, adossée à lui. Si j'étais chanceuse, je pouvais apercevoir des écureuils qui voyageaient de branche ne branche ! Mais ce qui se trouvait en plus grand nombre, c'était bien sûr les fleurs. Il devait y en avoir des milliers ! De toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les odeurs... Si je ne me trompe pas il y avait des primevères, des jonquilles et toutes autres sortes. Les fleurs de l'étang paraissaient minuscules comparées à celles-ci ! Toute cette végétation au printemps s'éveillait et était baignée de lumière ! J'admirais ces vastes espaces où il n'y avait que la nature. Aucune trace de vie humaine.

Un aristocrate ou un agent immobilier vous dira sûrement qu'elle ne coûte pas grand-chose. Mais pour moi, elle vaut beaucoup. C'est toute mon enfance !

## *Le Miracle des roses, Wilhelm LIST, 1905*

Fanny Quéau, 203



Cette toile de 1,63 x 83cm, peinte par Wilhelm List, représente le volet gauche d'un triptyque consacré à la légende de Sainte Elisabeth de Hongrie.

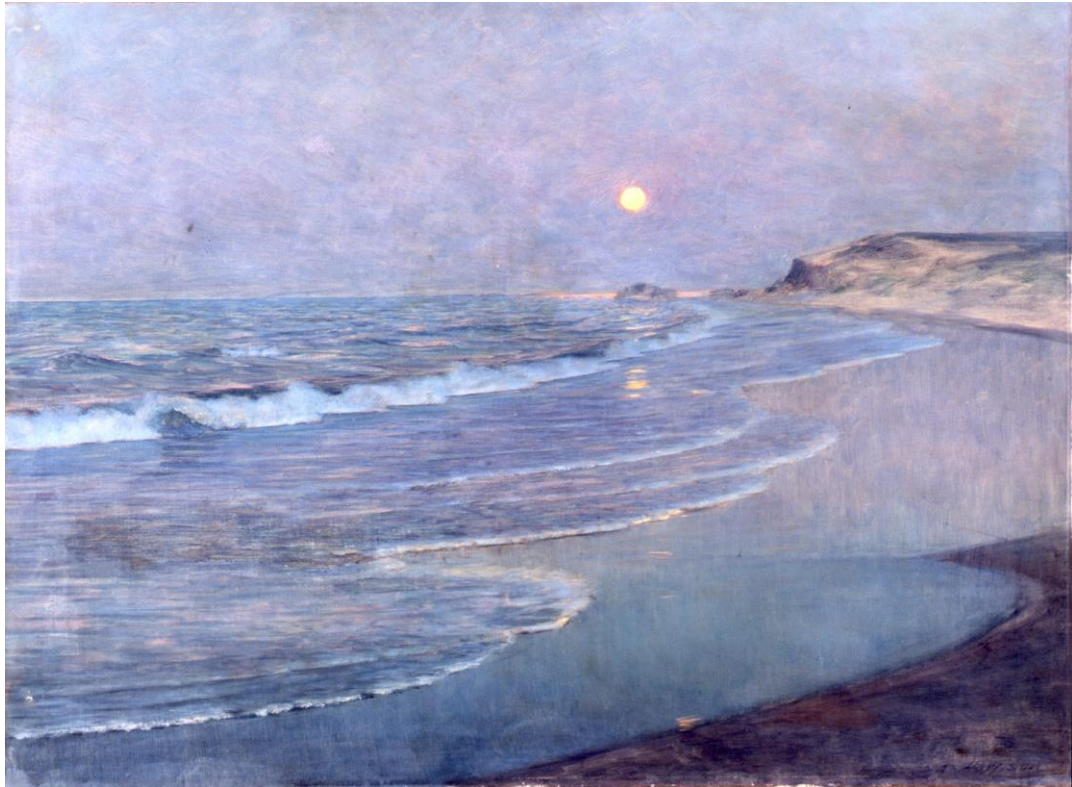
Une grande et belle femme se tient debout à gauche, les bras et les mains gracieusement tendus devant elle, semblant traverser une cascade d'eau claire et limpide parsemée de roses marron et or. Roses, ici, le fruit d'une transformation miraculeuse provoqué par Sainte Elisabeth, célèbre pour sa sainteté exemplaire. Elles paraissent tomber du ciel comme par enchantement. Ces fleurs sont déposées au creux des bras de la femme. La fine auréole dorée entourant sa tête et le bleu azur de sa robe font penser à la Vierge Marie d'Occident, lien symbolique entre la terre et le ciel. Ce bleu rappelle d'ailleurs l'arrière-plan, ajoutant fraîcheur et pureté à la toile, et cyan du grec kyanos, symbolisant l'infini et le divin, couleur du ciel et de l'eau. Ses yeux fermés nous invitent au rêve et à l'évasion spirituelle ; sérieuse et comme dotée d'une grande sagesse, elle semble aussi douce et concentrée, laissant échapper une impression de paix et de calme. Son visage, d'une pâleur semblable à la pierre d'opale (du grec opallion

et du latin opalus signifiant « pierre précieuse »), paraît n'avoir jamais frôlé la lumière du jour. Un long foulard transparent mais légèrement bleuté, couvrant ses cheveux blonds, nous amène à songer au contraste entre le bleu foncé de la mer qui personnifiait la femme au temps de l'ancienne Egypte et le bleu ciel qui était associé aux hommes.

On ne peut rester indifférent face à ce tableau car tout ici est calme, douceur et beauté.

## **Marine, Alexander HARRISON, 1893**

Floriane Trenec, 204



Cette œuvre est une peinture à l'huile intitulée « Marine (au clair de lune) » peinte par Alexander Harrison en 1893. Elle représente une crique de Beg-Meil, un soir de clair de lune.

Tout d'abord, ce tableau est d'une taille imposante (125 x 175 cm), on se projette donc dans celui-ci facilement au premier regard. Ensuite, la palette de couleurs employée est pastelle, cette gamme de couleurs apaise le tableau, et donne une sorte de douceur au paysage, accentuée par le mouvement des vagues très doux. Le travail des couleurs est très important. En effet, les nuances de la mer sont très minutieuses, c'est un mélange de bleu, gris et violet avec une touche de jaune très clair grâce à la lumière de la lune se reflétant dans l'eau. Les couleurs se ressemblant beaucoup, une impression de rêve se met en place, on a l'impression que le paysage n'est pas réel, et on peut y perdre son regard facilement dans cet amas de couleurs froides fascinantes. Cela donne une illusion que le temps n'existe pas ; ce moment représenté est le crépuscule, suspendu entre le jour et la nuit. La lune est la source principale de lumière du tableau ; éblouissante, elle donne le lien avec la vie au paysage et reconforte le peintre. Cette source de lumière est comme une lueur d'espoir, se répandant sur un monde mélancolique. Dans ce tableau, l'impression que le peintre se ressource en peignant cette crique est forte. Harrison a choisi de peindre ce moment car il doit l'apprécier lui-même : instant où la plage est vide, tous les promoteurs ont déserté le



lieu ; et la nature se réapproprie l'endroit. On peut penser que le tableau reflète les états d'âmes du peintre.

Pendant son séjour à Pont-Aven, le peintre a pu croiser quelques peintres impressionnistes comme Paul Gauguin ou Emile Bernard, on retrouve dans l'œuvre d'Harrison des touches de ce mouvement. Il a pu aussi s'inspirer de deux tableaux au clair de lune célèbre comme *L'étude du clair de lune à Millbank* de Wiliam Turner en 1797, ou *Sunrise* de Claude Monet en 1894 ; ou on retrouve les mêmes caractéristiques du tableau de Harrison comme la lune mise en évidence, le travail sur l'eau et la palette de couleur, malgré quelques différences.

## *Paysage d'hiver, Jos de MOMPER, 1743*

Stéphanie Le Cossec, 205



Monsieur Pachy était un homme d'une cinquantaine d'années, il était grand et mince, voire squelettique. Cet homme ne reconnaissait jamais ses erreurs. En effet, il avait toujours été très fier de lui-même et de ses actions. Monsieur Pachy était maire de Combor, un petit village, perdu dans la forêt et éloigné de tous. Celui-ci comptait environ cinq cents habitants. En son centre, se trouvait une petite épicerie et une auberge, laquelle accueillait peu de voyageurs. Ce qui manquait dans ce village, c'était un guérisseur ou un médecin. En effet, l'année précédente, près d'un quart de la population avait trouvé la mort. La cause ? Une épidémie qui se transmettait de villageois en villageois. Plusieurs Comboriens s'étaient battus pour obtenir l'accès au service de santé, mais monsieur le maire s'y était opposé. Pourtant, depuis quelques semaines, les épidémies se multipliaient et le froid glacial aggravait la situation, mais Monsieur Pachy déclinait chaque proposition d'aide. Les habitants étaient révoltés et une rumeur commençait à courir : plusieurs personnes avaient pour projet de quitter Combor pour le village voisin, plus grand et bien mieux équipé. Quand Monsieur le maire avait appris la nouvelle, il avait organisé une réunion dans la petite chapelle où il avait expliqué bien clairement aux résidents qu'il était impensable de quitter les lieux, et que celui qui oserait tenter sa chance serait pendu sur le champ. Pour démotiver plus encore le village, il décida d'offrir une grosse somme d'argent à toute personne qui viendrait lui rapporter le mauvais comportement d'un autre. Les villageois étaient donc sur le qui-vive ; tous souhaitaient obtenir cette récompense.

Une semaine après l'annonce du maire, Madame et Monsieur Mater étaient bouleversés. Leur fille Clarisse était très mal en point et ses parents redoutèrent qu'elle ne soit contaminée par l'épidémie. Toute sa vie, cette famille avait obéi aux règles sans jamais résister, mais cette fois-ci, s'en était assez pour le couple ; depuis trop longtemps, ils supportaient la fierté de leur maire. Leur décision était prise, pour l'amour de leur fille, ils allaient essayer de quitter le village afin de soigner leur enfant tant chérie.

Pendant deux jours, ils préparèrent leurs bagages, vidèrent leur maison, et firent un tas de provisions destinées à leur périple. La veille au soir du départ, l'angoisse se faisait sentir dans la maison vide, mais le couple savait que c'était une question de vie ou de mort. Le lendemain matin, à l'aube, sous une violente averse de neige et tandis que soufflait un vent de plus en plus glacial, la famille se mit en marche. Il fallait environ deux heures pour arriver au village voisin et enfin guérir Clarisse. Les parents espéraient que leur fille tiendrait jusque-là, car c'était l'hiver et il neigeait beaucoup. Bientôt, ils pénétrèrent dans une forêt sombre, plus sombre encore que la nuit elle-même. Souvent, la petite lignée se prenait les pieds dans des racines ou glissait sur des feuilles mortes recouvertes de neige, tant l'obscurité était profonde. Les membres de la famille avançaient lentement, et péniblement car les sacs qu'ils portaient sur les épaules étaient très lourds. Plus ils marchaient, plus la peur de rencontrer un autre fuyard ou une autre personne de leur village grandissait. Enfin, le jour commença à se lever. Ils réalisèrent alors à quel point les lieux semblaient lugubres : une lignée d'arbres morts, figés par le froid les encerclait ; le long chemin de terre était tapissé de feuilles mortes en décomposition et on pouvait même sentir l'odeur putride que celles-ci dégageaient. Le ciel était d'un bleu glacial, ce qui renforçait la froideur du lieu maudit.

Sans tarder, la famille, devancée par Toumi le chien, émergea du chemin terreux pour arriver dans une petite clairière. Là, on pouvait entendre le chant d'une pie solitaire, on pouvait voir les longs nuages blancs, poussés par le vent d'hiver. Le sentier rejoignait un large chemin de terre battue recouvert de neige glacée. Tout à coup, le père leva péniblement la tête et regarda au loin si la voie était empruntée. Pour son plus grand malheur, il constata qu'elle l'était. C'était une diligence trainée par deux chevaux et dirigée par un homme à pied. Toumi commença à aboyer à la vue du véhicule. Monsieur Matter en était sûr, la diligence n'était pas loin et l'aboiement de son chien avait dû parvenir à l'oreille du cocher. Tous leurs espoirs partirent en fumée, car ils s'étaient persuadés que leur fuite entraînerait à coup sûr leur pendaison. Monsieur Matter devait faire vite. Il établit une stratégie. Prêt à agir, il regarda la diligence mais il n'entendit plus le grincement des roues, ni le claquement des sabots des chevaux sur le sol, on n'entendait plus le cri des oiseaux, on ne voyait plus les nuages poussés par le vent, tout était statique, plus rien ne semblait vivant. Je m'écartais alors du tableau. Monsieur Matter ne bougeait plus. Je relus plusieurs fois le cartel du tableau : Momper Joos 1600, Momper Joos 1600. Je partis du musée, plongée dans mes pensées, l'image de l'œuvre encore en tête ; je regardai ma montre : 16 heures ! Cela faisait plus de deux heures que j'observais mon tableau ! Et moi qui détestais l'art !



## **La Nuit, Paolo DE MATTEIS, 1700-1705**

Astrid Le Calvez, 205



Ce tableau représente pour moi le « Paradis ». Sur ce tableau on peut voir beaucoup de nuages. Les Déesses représentées sont chargées de déverser sur Terre la rosée matinale, elles tiennent de grands vases qui contiennent de la rosée. En bas a droite du tableau, un homme est sur un char tiré par des chevaux, c'est la seule partie claire en jaune et blanc car la grande partie du tableau est dans les tons noirs et bleu foncée pour représenter la nuit, le titre du tableau. Les couleurs du tableau sont très contrastées, il y a deux « zones », une foncée qui représente la nuit, les couleurs sont froides (gris, noir,...). Et une « zone » claire avec des couleurs chaudes (jaune, orange,...). Les Déesses qui déversent la rosée, sont dans la partie claire du tableau. Dans la partie sombre nous pouvons apercevoir la tête d'un ange, on pourrait croire qu'il joue à travers les nuages. La suspension des corps est assez aérienne.

Nous pouvons distinguer 15 personnes (anges, déesses, dieux), ils sont tous représentés en mouvement ; on dirait que deux parties se distinguent : « les anges et les démons » ou le bien « le bien et le mal ». Le mal occupe la partie gauche. Une déesse déploie de grandes ailes noires. Le bien concerne la partie basse vers la droite. Un dieu semble quitter le tableau sur un char tiré par des chevaux.

Ce tableau était sans doute destiné à décorer la chambre à coucher d'un hôtel particulier.